

La voix du toubib et le poids des bouquins

Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges

Alexandre Cadieux

Numéro 139 (2), 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65216ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cadieux, A. (2011). Compte rendu de [La voix du toubib et le poids des bouquins / *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges*]. *Jeu*, (139), 28–30.

Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges

TEXTE **MICHEL TREMBLAY** / ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE **SERGE DENONCOURT**
ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE **MARIE-CHRISTINE MARTEL** / SCÉNOGRAPHIE **LOUISE CAMPEAU**
COSTUMES **François BARBEAU** / ÉCLAIRAGES : **MARTIN LABRECQUE**
AVEC **JOSÉE BEAULIEU** (SŒUR ST-GEORGES), **CATHERINE DE LÉAN** (THÉRÈSE),
ISABELLE DRAINVILLE (CHARLOTTE, MÈRE SUPÉRIEURE), **MURIEL DUTIL** (MÈRE BENOÎTE DES ANGES),
SÉBASTIEN HUBERDEAU (GÉRARD, LE PRÊTRE), **LYNDA JOHNSON** (SŒUR SAINTE-CATHERINE),
DANIELLE LÉPINE (ALBERTINE, SŒUR SAINTE-PHILOMÈNE), **MANON LUSSIER** (SŒUR SAINTE-THÉRÈSE, RITA),
MARIE-ÈVE MILOT (PIERRETTE), **SYLVIANNE RIVEST-BEAUSÉJOUR** (SIMONE) ET **GENEVÈVE SCHMIDT** (LUCIENNE).
SPECTACLE DES **PRODUCTIONS JEAN-BERNARD HÉBERT**,
PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE DENISE-PELLETIER DU 3 NOVEMBRE AU 7 DÉCEMBRE 2010.

ALEXANDRE CADIEUX **LA VOIX DU TOUBIB ET LE POIDS DES BOUQUINS**

Posée, un brin sentencieuse, la voix du docteur résonne dans le théâtre. Il s'agit de la lecture d'un billet adressé à Mère Benoîte des Angès, directrice de l'école des Saints-Angès, que ses ouailles surnomment Mère Dragon du Yable. « Si Simone se voyait par quelque moyen que ce soit troublée pendant sa période de guérison, je serais obligée de faire un rapport à la commission scolaire et à votre communauté¹. » Au ton, on comprend qu'Edmond Sanregret, proche des familles pauvres de ce Plateau Mont-Royal ouvrier des années 50, partage l'opinion des enfants au sujet de la tyrannie religieuse. À la lecture du message, cette dernière bout de rage ; pourtant, cette voix (qui dans le spectacle est celle du metteur en scène Serge Denoncourt enregistrée sur bande) pèse lourd dans la paroisse, et Mère Benoîte des Angès, qui avait choisi Simone Côté comme souffre-douleur, n'a d'autre choix que d'obtempérer.

Devant cette version scénique du deuxième tome des « Chroniques du Plateau Mont-Royal » de Michel Tremblay, un premier constat : la main de Serge Denoncourt à titre d'adaptateur pèse

ici aussi lourdement sur la représentation que la voix de son *alter ego* fictif sur la décision de la directrice de l'établissement pour fillettes du boulevard Saint-Joseph. Le Théâtre Denise-Pelletier, qui présentait à Montréal ce *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Angès* que produit Jean-Bernard Hébert, propose souvent des adaptations de romans à son public scolaire : pensons seulement aux nombreux Dumas de ces dernières années, des *Trois Mousquetaires à la Reine Margot* en passant par *Edmond Dantès*. Si ces portes d'entrée sur le théâtre, que l'on peut juger parfois un peu faciles, visent à donner aux adolescents le goût de la fréquentation des arts de la scène, l'entreprise de Denoncourt semble vouloir donner le goût de la lecture par le biais de la représentation. Devant le résultat, j'avoue ne pas être convaincu qu'on y gagne quelque chose, et ce, même si la production table sur plusieurs solides performances d'actrices et une écriture d'une belle puissance dramatique.

Lors de la représentation scolaire à laquelle j'ai assisté, on mentionnait dans le mot de bienvenue, juste avant d'inviter les ados à éteindre leurs cellulaires, que le passage du roman au théâtre avait nécessité l'adoption de « codes de narration ». D'entrée de jeu, les personnages se présentent sur scène pour annoncer le titre de l'œuvre et le nom de son auteur ; le spectacle se clôt par la mention du lieu et des dates d'écriture

1. Michel Tremblay, *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Angès*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, coll. « Babel », Montréal/Paris, 1995, p. 137. Toutes les citations sont tirées du roman. Si l'adaptation est particulièrement fidèle au texte original, on semble avoir tout de même remanié légèrement certains passages. On m'excusera donc si les mots exacts diffèrent ; l'important est que l'esprit y soit.

du roman, tel que ces informations apparaissent dans le livre. À de nombreuses reprises, lorsque des passages narratifs sont insérés dans le texte, on peut également les lire reproduits sur des écrans. L'attitude et la posture des comédiennes changent alors significativement : elles quittent leur personnage pour devenir narratrices. Que le jeu présente des altérations marquant la rupture entre la fiction dramatique et la narration romanesque, voilà qui se défend ; mais que l'actrice retire puis rechausse plusieurs fois en moins de deux minutes les lunettes que porte son personnage tout en faisant un pas vers l'avant-scène pour ensuite reculer, tout cela dans le but de nous faire comprendre qu'ici dialogue et narration alternent, cela m'apparaît comme un manque de confiance envers l'intelligence du spectateur (aussi jeune soit-il) et la subtilité de l'interprète.

Dans le programme du spectacle, Denoncourt précise que cette distanciation sert à briser l'illusion du réel. Il ajoute : « Mais c'est aussi pour que le roman soit présent sur scène. Pour bien dire : "On est en train de vous raconter une histoire." » Cette forme de respect presque canonique pour l'œuvre originale ne manque pourtant pas de recouvrir une partie de la représentation d'une chape didactique plutôt lourde.

De plus, à ce roman que l'on refuse de sublimer pour faire place à l'illusion théâtrale s'ajoute le poids d'un autre livre, une sorte de *scrapbook* (toujours selon Denoncourt) du Québec d'alors. Sur les écrans en fond de scène se succèdent ainsi d'anciennes photographies représentant les lieux de l'action (salles de classe bien rangées, bureau d'aspect sévère, réfectoire d'une communauté religieuse) ou encore des reproductions de coupures de journaux. Si on peut ne pas adhérer à cet aspect du projet, il a au moins le mérite d'être clair : l'adaptateur confie avoir choisi le mot « chronique » comme mantra, donc de se placer dans la position de celui qui observe et restitue une époque. Pourtant, avec son côté « manuel d'histoire », la production de Denoncourt pourrait difficilement faire sienne la citation que Michel Tremblay avait choisie comme exergue à *Thérèse et Pierrette*... : « *Imagining something is better than remembering it* » (tirée de *The World According to Garp* de John Irving). Il est vrai que donner plein pouvoir à l'imaginaire reste davantage le propre de la littérature que celui du théâtre.

Peut-être l'adolescent qui vit toujours en moi et qui avait dévoré les « Chroniques du Plateau Mont-Royal » avec ferveur fut-il déçu de se présenter au théâtre pour se faire en quelque sorte renvoyer à la bibliothèque. Malgré les réserves que je viens d'exposer longuement, je ne peux pourtant cacher le plaisir que j'ai eu à entendre là parmi les plus belles pages de l'écriture tremblayenne, que l'auteur dit avoir composées en suivant les mouvements de la 4^e *Symphonie* de Brahms. À propos de la relation mère-fille dans ce cycle romanesque, on retient souvent les accrochages sévères entre Thérèse et Albertine. C'est oublier l'émouvante tendresse qu'éprouve Charlotte Côté pour

sa fille Simone, enfin guérie de son bec-de-lièvre. Une Isabelle Drainville sobre et souvent juste donne ici vie au personnage qui tente de rassurer son enfant apeuré : « Pense pis à l'argent, Simone. C'est pas ton problème. C'est notre problème à nous autres, moé pis ton père. Toé, continue d'aller à l'école, essaye d'être bonne fille, travaille pis réussis tes examens, c'est tout c'qu'on te demande... » (p. 70) Et la comédienne de s'attirer les applaudissements d'un parterre d'adolescents lorsque, faisant irruption dans le bureau de Mère Benoîte des Anges, elle lui balance un long monologue rageur l'exhortant à ne plus importuner sa petite en lui demandant de l'argent que la famille ne possède pas : « Ça m'humilie pis, moé, chus t'habituée mais Simone a pas encore réalisé à quel point on était pauvres pis j'espère que ça va arriver le plus tard possible ! » (p. 104)



Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges, roman de Michel Tremblay adapté et mis en scène par Serge Denoncourt. Spectacle des Productions Jean-Bernard Hébert, présenté au Théâtre Denise-Pelletier à l'automne 2010. SUR LA PHOTO : Catherine De Léan, Sylvianne Rivest-Beauséjour et Marie-Ève Milot. © Valérie Ouellet.

Catherine De Léan, Sylvianne Rivest-Beauséjour et Marie-Ève Milot incarnent les trois côtés du triangle « Thérèse pis Pierrette² » avec entrain, la menue Milot s'avérant particulièrement vive en jeune Pierrette Guérin, future pestiférée des *Belles-Sœurs*. Ressort comique de la représentation, Geneviève Schmidt se glisse dans la peau de Lucienne Boileau, la sangsue qui rêve d'être la quatrième roue du tricycle, avec le talent clownesque qu'on lui connaît pour l'avoir vue dans *l'Effet des rayons gamma sur les vieux garçons* et *Vassa*.

2. On se souviendra que, dans ce trio à deux noms, la discrète Simone hérite du « pis »...

On peut difficilement imaginer une autre Mère Benoîte des Anges après avoir vu Muriel Dutil sur scène : glaciale et obstinée, elle dose judicieusement la méchanceté de la religieuse sans la réduire à cette seule dimension. Formant un beau portrait de groupe réunissant des femmes en proie à des questionnements sur la foi, l'engagement et les relations affectives, les religieuses qui l'entourent sont jouées par Lynda Johnson, Josée Beaulieu, Danielle Lépine et Manon Lussier. Les deux dernières seront aussi Albertine et Rita, respectivement, le temps de quelques scènes. Le tableau réunissant les trois mères et les trois filles permet à lui seul de mesurer tout ce que la transmission maternelle peut comporter d'amour et de douleur, surtout à une époque où les mères caressent le rêve d'un monde meilleur pour leurs enfants sans disposer des mots pour l'exprimer clairement.

Seule ombre au tableau côté interprétation, Sébastien Huberdeau ne semble pas avoir trouvé le ton pour rendre crédible son

Gérard Bleau. Le bellâtre dans la jeune vingtaine qui trouble le cœur de Thérèse, fillette qui devient femme, est un personnage complexe : présenté comme un séducteur et un profiteur, la rencontre de l'écolière le plonge lui aussi dans un état d'excitation sexuelle exacerbé. Avec Huberdeau, on y croit malheureusement peu : lorsqu'il s'est écrié « J'veux pas la violer ! », le rire général qui s'est élevé de la salle, très franc, ne m'a pas semblé naître du malaise...

Retenues et étouffées dans leur « prison de femmes » symbolisée par ce grillage mobile conçu par la scénographe Louise Campeau, religieuses et fillettes trouvent tout de même des occasions de rire, ne serait-ce que dans la préparation de ce reposoir que l'école des Saints-Anges organise chaque année pour célébrer la Fête-Dieu. Dans la mise en scène plutôt carrée et livresque que propose Serge Denoncourt, on se réjouit tout de même devant l'aisance des actrices à s'agiter, à s'amuser, à « faire théâtre ». ■



Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges (Productions Jean-Bernard Hébert, 2010).
SUR LA PHOTO, À L'AVANT-PLAN : Catherine De Léan (Thérèse) et Sébastien Huberdeau (Gérard) © Valérie Ouellet.